Zeitschrift: La musique en Suisse : organe de la Suisse française
Band: 3 (1903-1904)
Heft: 57

Rubrik: [Impressum]

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Troisième Année N° 57 15 Juin 1904.

Abonnement Suisse: Un an. Fr. 6.—

LA MUSIQUE EN SUISSE

Abonnement Etranger: Un an. Fr. 7.—

ORGANE DE LA SUISSE FRANÇAISE

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois

RÉDACTEURS EN CHEF: E. JAQUES-DALCROZE et H. MARTEAU GENÈVE.

ÉDITEURS-ADMINISTRATEURS: SÄUBERLIN & PFEIFFER, IMPRIMEURS VEVEY

Snobs et amateurs.

Une opinion si généralement répandue qu'elle en est devenue un lieu commun, c'est celle de l'incapacité de notre pauvre patrie à preduire un mouvement artistique national et fécond. Les différences de races, de langues, de religions, l'absence de traditions, la modicité des fortunes, les rivalités des cantons, les chicanes de clochers, la splendeur écrasante de nos paysages sont invoquées tour à tour pour soutenir cette opinion. Le bienveillant génie qui préside aux destinées des peuples laisse s'égarer parfois au milieu de nous un grand artiste qui s'empresse de perdre ce qu'il a de suisse pour se jeter dans les courants fortement déterminés de nos voisins.

Dans ce paradoxe, car c'est un paradoxe, il y a du vrai comme dans tous les paradoxes. Il est clair que n'avons pas d'*école* suisse, qu'il n'existe pas d'art suisse et que les louables efforts tentés pour créer une tradition et l'asseoir sur des bases normales n'ont pas encore abouti. Il est vrai aussi que nos grands artistes se rattachent aux mouvements de nos voisins suivant leur origine ou leurs sympathies. Il est évident toutefois qu'ils demeurent suisses quel que soit le milieu de leur activité. Ils ont tous, de J.-J. Rousseau à Bœcklin, romands ou allemands, des qualités communes où nous reconnaissons aisément les caractères de notre *race*. Car nous sommes bien une race intermédiaire entre les germains et les latins, une race formée lentement par un effort commun, une même volonté, un même climat, un même sol, par des intérêts identiques, et le mélange des sangs et des aspirations. Nos artistes ont tous l'imagination sentimentale que n'ont pas les peuples du midi et l'imagination pittoresque qui manque aux peuples du nord. J.-J. Rousseau, par ses qualités essentielles de Suisse a importé en France la sentimentalité rêveuse et a été le point de départ de tout le mouvement romantique européen. Mme de Staël, toute française d'esprit, nourrie du rationalisme voltairien et dans un style péniblement classique a achevé l'évolution vers le pittoresque et le lyrisme. Léopold Robert a su peindre alors que l'on ne savait que dessiner, Gleyre a mis une idée où l'on ne voyait que des lignes, Bœcklin, dont l'étonnante fantaisie a peuplé les musées des figures de ses rêves, a appris aux Allemands à concentrer leur imagination à voir et à *peindre*. Et je cite au hasard. Ils ont en plus tous le souci, parfois exagéré, de dire quelque chose, la hantise d'un enseignement moral ! Et je vous rappelle les *Illusions perdues*, le *Major Davel*, ou la